

# Rencontre avec Charles Aznavour

## Animée par Serge Levaillant

Les choristes chantent pour accueillir Charles Aznavour.

Charles Aznavour : Ca fait un drôle d'effet parce que les hommages sont faits pour les gens très âgés. Bien sûr j'ai un certain âge mais je ne suis pas si vieux que ça.

Serge Levaillant : Il y aura d'autres chansons.

Charles Aznavour : Je m'attends à la surprise. J'aime mieux qu'on m'en dévoile le moins possible. Je suis resté, même en chanson, très pudique.

Serge Levaillant : On parlait d'âge. Moi, j'ai vu les plus jeunes chanter. Ils ont entre 9 et 14 ans.

Charles Aznavour : C'est la relève. C'est les droits d'auteur de mes enfants.

Serge Levaillant : J'ai une question très importante. Comment allez-vous ?

Charles Aznavour : Aujourd'hui ça va bien. Je viens de me faire quatre semaines de bronchite chronique parce que j'ai fumé 3 paquets de gauloises par jour pendant une trentaine d'années et que on ne sait pas le mal que ça peut faire. Ça détruit totalement les bronches. Je le dis parce que c'est important de le dire. Moi, j'ai deux bronchites chroniques tous les ans, au printemps et en automne. Et plus j'avance en âge, moins on arrive à me soigner. Comme les antibiotiques n'ont pas donné les résultats qu'on souhaitait, j'ai repris les remèdes de grand-mère et en quarante-huit heures ça s'est arrangé encore mieux.

Serge Levaillant : Il n'y a pas eu que la bronchite, vous travaillez.

Charles Aznavour : Oui je travaille et j'ai pris une pelle l'autre jour.

Serge Levaillant : Une pelle ?

Charles Aznavour : Il y avait un petit truc comme ça au Liban. Et moi quand je rentre dans « les deux guitares », je rentre à toute allure en dansant. Et je ne l'ai pas vue. Je suis parti, j'ai pris un upercut heureusement un peu plus à gauche sinon je serais resté mort. Remarquez je suis resté quelques secondes par terre. Et le public est quand même assez extraordinaire parce qu'il pense que tout ce qu'on fait on l'a fait exprès...

Serge Levaillant : « Les deux guitares » : votre sœur Aïda a écrit que c'était une chanson très importante.

Charles Aznavour : Oui c'est une chanson importante parce que c'était un des succès de mon père. Parce que mon père chantait en arménien mais aussi beaucoup en russe. Et c'est amusant parce que la première fois qu'il l'a entendue chantée, il a dit à la personne qui était à côté : « moi aussi je la chante ».

Serge Levaillant : Vous étiez au Liban il y a quelques jours. Vous avez participé aussi à des tournages, Angelina par exemple.

Charles Aznavour : Oui j'ai fait deux tournages : Angelina et l'épreuve du bac, avec Annie Cordy. J'ai fait un film avec Atom Egoyan. Et j'ai fait un film sous la direction de Denis Berry. Parce que quand on a su que je chanterai moins, les cinéastes sont venus. Avant ils n'osaient pas tellement, ils se disaient que je n'allais pas être libre.

Serge Levaillant : Tout cela à l'issue d'une grande tournée, après le Palais des Congrès.

Charles Aznavour : Oui une tournée que je ne ferais plus. Cela ne veut pas dire que je ne ferais pas des galas séparés. Mais partir en tournée début janvier et finir fin avril, je ne le ferais plus. Ce n'est pas que je n'ai pas envie de le faire mais avec les années qui viennent, il se pourrait que je sois moins en forme et ce serait décevoir le public. Alors je préfère venir moins mais ne jamais le décevoir. Parce que si je le déçois je vais me décevoir aussi.

Serge Levaillant : Il va sans dire que vous continuez d'écrire.

Charles Aznavour : Tous les jours. Comme je le dis et vous le savez, c'est un muscle. Et les muscles, il ne faut pas les relâcher.

Serge Levaillant : Où en es Toulouse-Lautrec ?

Charles Aznavour : Il a été en très mauvaise passe. Nous avons été très critiqué non pas en Angleterre mais à Londres. Nous avons eu une cabale. J'ai cru un moment que c'était une cabale anti-français. Mais c'était une cabale anti-spectacles. Les journalistes anglais ont esquiné tous les spectacles que l'on présentait à Londres. Ils ont été très critiqué par les américains. Et comme les critiques ont été excellentes aux Etats-Unis, on va repartir. Et j'espère, c'est un rêve, pouvoir le présenter en France sous une forme un peu différente, peut-être plus à notre manière. Je vais en parler à Savary.

Serge Levaillant : c'est un scoop !

Charles Aznavour : C'est un scoop.

Serge Levaillant : merci Charles. Mais d'où vous vient cette énergie incroyable, parce qu'il y a la vie également Serge Levaillant, le quotidien à assurer.

Charles Aznavour : Tant qu'on n'a pas un pied dedans, mais dehors, il faut en profiter. Et puis je pense que lorsqu'on a une profession que l'on aime, quelle quelle soit, on a une existence fantastique. Qu'on soit menuisier, qu'on soit maçon, moi qui suis un fanatique de la construction. Quand on aime son métier, on a toujours l'impression que si on ne le fait pas, on perd sa journée.

Serge Levaillant : Vous parlez d'existence fantastique, vous aviez rêvé cette existence ?

Charles Aznavour : Rêvé, non.

Serge Levaillant : donc vous êtes surpris.

Charles Aznavour : J'étais et je suis toujours surpris. Tout me surprend. Mais je crois que quand on perd le regard de l'enfance et le vocabulaire de l'enfance et la possibilité d'être surpris, je crois qu'on a tout perdu. Le jour où l'homme a définitivement un regard d'homme, il a perdu beaucoup.

Serge Levaillant : sur le plan artistique, on a vraiment le sentiment, en suivant votre itinéraire, que vous aimez les défis, avec vous-même notamment.

Charles Aznavour : J'aime les risques plus que les défis. Je me souviens, à mes débuts, je suis parti très vite à l'étranger. Comme je n'étais pas très aimé en France, j'ai pensé que je pourrais peut être ramené un français de l'étranger, c'est ce qui s'est passé d'ailleurs. Et lorsque les radios comme Radio Luxembourg voulaient retransmettre le spectacle, je donnais l'autorisation de retransmettre mon premier spectacle. Ca c'est un risque. Je n'attendais pas de savoir ce qui allait se passer. Je me disais : « il faut que ça se passe ».

Serge Levaillant : Pas très aimé en France, c'est épouvantable.

Charles Aznavour : J'étais assez décrié. On aimait ni mon physique, ni ma voix, ni ma manière de chanter. Et puis lorsque j'ai commencé, on a dit que j'écrivais des chansons marginales. Puis on a dit que j'écrivais des chansons commerciales. Jamais on a osé dire que j'écrivais des chansons populaires.

Serge Levaillant : Et dans votre expression, on ne trouve jamais d'aigreur, d'esprit de revanche mais pourtant ça a nourri votre inspiration, vous qui aimez les défis.

Charles Aznavour : On est pas obligé d'être aimé de tout le monde. Finalement, il faut avoir la patience de se faire aimer. C'est comme en amour. Il y a des gens qui font la cour longtemps et d'autres pas longtemps.

Serge Levaillant : Et c'est facile lorsqu'on est jeune notamment, la patience ?

Charles Aznavour : Il n'y a que dans mon métier que j'ai été patient. Sinon je ne suis pas patient du tout.

Serge Levaillant : On parlera tout à l'heure d'êtres qui vont sont chers aujourd'hui mais puisqu'on évoque l'écriture, je voudrais qu'on parle de Brassens que vous avez connu. Je connais des photos qui ont été prises par votre ami Fred Mehla.

Charles Aznavour : Nous nous rencontrions assez souvent avec Georges comme on se rencontre entre amis. Mais on appelait as la presse. Je n'ai pas l'habitude de m'étendre et de dire mon ami Brassens, mon ami Ferré, etc... Je n'aime pas ça parce que l'amitié, ça nous appartient à nous. On n'est pas obligé de partager ses idées d'amitié avec tout le monde. Je crois au contraire que les amitiés discrètes sont les meilleures.

Serge Levaillant : Brassens s'inspirait beaucoup de la littérature. Ceux qui ont pu hériter de sa bibliothèque s'en sont rendu-compte.

Charles Aznavour : Oui, poésie et littérature.

Serge Levaillant : Vous lisez vous-même beaucoup ?

Charles Aznavour : Je lis beaucoup mais j'ai très peu de mémoire. Mais il faut lire parce qu'il reste des choses, il reste des lambeaux. Et ces lambeaux aident. Je me souviens de quelques tirades de Molière que je n'ai pas apprises, mais c'est parce que j'allais au théâtre, et que le théâtre me remplissait le cœur et l'esprit. Mais sinon, souvent je relie les livres et j'ai l'impression que je ne les avais pas lu auparavant. Il faut lire pour se nourrir.

Serge Levaillant : Alors il faut se nourrir et, pardonnez moi l'expression, recracher selon sa personnalité. Et là intervient une mécanique. On pourrait parler longtemps de l'inspiration. Chacun à la sienne. Mais lorsqu'on rencontre des auteurs, on s'aperçoit qu'il y a une mécanique. Quelle est la votre ? Je vais vous donner des exemples. Souchon, reconnu comme un grand auteur aujourd'hui, rumine une phrase. Il part se balader dans la ville. D'autres « yahourtent ». Quel est pour vous le premier ressort qui fait naître une chanson ?

Charles Aznavour : C'est la page.

Serge Levaillant : la page blanche ?

Charles Aznavour : la page, uniquement la page.

Serge Levaillant : On revient au défi.

Charles Aznavour : Je ne sais pas. Mais attention nous parlons de gens qui ont un passé étudiant plus important que le mien. Moi j'ai entendu des gens parler. Je disais tout à l'heure à Gérard Davoust que j'ai retenu deux choses dans ma vie. Cocteau disait qu'il fallait écrire tous les jours. Alors j'ai écrit tous les jours. Et j'ai lu Simenon qui disait : « Moi je disparaissais pendant quinze jours, j'écrivais un livre et je rentre ». Je l'ai fait pendant des années. Je prenais un baluchon, un appareil photo et je partais à l'étranger. Je me remplissais l'esprit. Je me souviens parfaitement que j'ai écrit emmenez moi et non je n'ai rien oublié sur le bateau qui menait de Hong Kong à Makao. Je suis plus un photographe qu'un écrivain, un touriste qui voit des choses. C'est de la photographie ce que je fais. Je n'ai pas d'inspiration particulière. Je n'ai jamais inventé une histoire. J'ai capté les histoires. Nombre de personnes viennent me dire : « ce que vous racontez, c'est ma vie ». Et je dois avoir un côté grand-père parce qu'on vient toujours me raconter les histoires d'amour. Et puis bien sûr ça travaille tout seul et un beau jour on l'écrit.

Serge Levaillant : Dans quelques instants on va vous raconter une histoire en chanson. Mais lorsque vous dites je ne suis pas écrivain...

Charles Aznavour : Si, je suis un écrivain de la chanson. Je ne suis pas un auteur de chanson. Je suis un écrivain parce que si vous prenez une des chansons, surtout depuis plus de trente ans, il n'y a plus aucune faute de versification, il n'y a pas d'élision. Il n'y a rien qui facilite les ch't'aim, ch'te vois. C'est je t'aime, je te vois. Et c'est très important parce que j'ai été aussi nourri par les poètes français. Et j'ai eu la chance d'avoir ce métissage des poètes français et des poètes orientaux. Et j'écris dans plusieurs langues.

Serge Levaillant : Il paraît oui. Ecriture à la fois limpide et carrée. Ça ne se bouscule pas au portillon en ce moment.

Charles Aznavour : Et puis propre. Quand il y a une rature je déchire la page et je recommence tout. Il en faut du papier. J'en ai bouffé des arbres.

Serge Levaillant : Vous êtes un très grand auteur et je vais vous le prouver. Je vous raconte une anecdote personnelle. Il m'arrive d'intervenir à la Sorbonne dans un registre très particulier : la poésie contemporaine. Et bien ces jeunes gens à qui je parle de poésie contemporaine, à un moment donné, durant un cours, je leur lis « à ma fille ». Je ne leur dis pas de qui c'est sinon à la fin.

Charles Aznavour : t ils devinent ?

Serge Levaillant : non. C'est le seul poème qui soit applaudi.

Charles Aznavour : mais j'aimerais savoir qui, pensent-ils, l'a écrit. C'est ça qui m'amuserait. Qu'ils ne sachent pas que ce soit moi et qu'ils donnent le nom d'un poète que j'admire.

Serge Levaillant : Je jouerais à ça avec eux la prochaine fois et je vous tiendrais au courant.

Charles Aznavour : il faut prendre une autre chanson, ils savent maintenant.

Serge Levaillant : je crois qu'on va interpréter une chanson. Vous connaissez l'auteur.

Les choristes chantent « Dans tes bras ».

Charles Aznavour : Merci. Je voudrais dire qu'il y a eu un peu plus d'une décennie, peut être deux, où la France chantait beaucoup moins. Et il est rafraîchissant de voir que ça recommence. Merci.

Serge Levaillant : Vous ne regrettez pas d'être ici.

Charles Aznavour : Non pas du tout, j'ai même guéri ma bronchite, enfin presque.

Serge Levaillant ; Je peux avoir vos impressions non seulement de cette salle mais aussi de Troyes en général ?

Charles Aznavour : C'est une jolie ville. En plus je ne la connaissais pas du tout. Je ne me souvenais même pas y être venu parce que quand on vient, on va directement au théâtre. Le matin on reprend la route et on s'en va. On ne voit rien. Cette fois-ci j'ai eu le temps de voir un petit peu plus. C'est une ville ravissante, entre hier et aujourd'hui, et peut être un petit peu de demain. Et puis l'initiative des ces Nuits de Champagne, c'est formidable d'une part, et d'autre part c'est tellement proche de la capitale que ça nous permet de venir encore plus facilement.

Serge Levaillant : Vous vous rendez compte mieux que moi du travail accompli.

Charles Aznavour : Oui. Je me demande si j'aurai pu chanter en chœur. J'ai été refusé chez les compagnons.

Serge Levaillant : Je sens une rancœur là.

Charles Aznavour : Pas du tout. Comme me dit Fred Mehla : « Quelle chance tu as eu ».

Serge Levaillant : Vous avez souhaité qu'au cours de ce festival soit rendu un hommage à Félix Leclerc.

Charles Aznavour : Oui, Félix a été une sorte de coup de poing lorsqu'il est arrivé avec sa tronche, avec sa voix, avec ses excès. C'est un méridional. Lorsqu'il parlait d'un poisson qu'il avait attrapé, il faisait un mètre de plus que ce qu'il avait. Et puis il adorait tromper les gens avec des histoires. C'est un personnage fantastique qui a écrit des chansons tout à fait particulières. Il a trouvé une chose que je retrouve ensuite chez les autres sous une forme différente. Quand il a écrit ces phrases comme « j'ai deux montagnes à traverser et une rivière à boire ». On retrouve après ça chez Gilles Vignaut. Il est le père de la poésie québécoise et vu d'où ? C'est ça qui est important. Nous, nous avons été bercé. Lui il est sorti de la forêt avec un langage extraordinaire. C'est ce qui a accroché en France.

Serge Levaillant : Il avait une présence aussi. Ce fut le premier à venir sur scène avec une guitare.

Charles Aznavour : Un jour il nous a regardé un bon moment et a dit : « quand je pense que ça m'est arrivé à moi tout ça. Je vais retourner à Baudreuil, je vais me taper sur les cuisses et je vais rire toute la journée ». C'est extraordinaire ce côté paysan costaud. On a eu des poètes paysans. Mais c'était un autre langage, franco-français. Tandis que là il y a du québécois. Et encore, il n'en a pas trop abusé.

Serge Levaillant : Il y a des poètes paysans. Il y a aussi des poètes fous et chantant.

Charles Aznavour/ Trenet a dû se faire passer pour fou pour qu'on l'accepte. Ce qui n'est pas du tout la même chose. Il n'a jamais été fou. Il a été tout le reste. Il restait le seul surréaliste de la chanson, inégalé, inégalable. Toute la journée, il me vient dans la conversation, des phrases de Trenet. Et tout le monde le reconnaît d'ailleurs.

Serge Levaillant : Ajoutons le swing dans la chanson française mais j'ai du mal à croire qu'il ait eu une véritable influence sur vous.

Charles Aznavour : si si. Il a une influence mais je n'ai jamais voulu imiter personne, j'étais trop fier pour ça. La seule fois où je l'ai imité je l'ai fait exprès. Et je lui ai demandé de composer la musique de cette chanson. Mais il a eu une très grande influence sur moi : l'écriture, la beauté des mots et cette facilité de mêler le langage courant à la poésie. C'est lui qui a apporté ça. Il y a eu Tranchant avant lui, mais qui n'a jamais été aussi loin. Il a écrit de jolies chansons.

Serge Levaillant : J'en connais un autre qui écrit de grandes chansons : c'est vous-même.

Charles Aznavour : Ce qui a de bien en France, c'est que nous avons chacun de nous notre spécificité. Souchon, Cabrel, Renaud, Nougaro, Maxime le Forestier. Et bien sûr Brassens, Brel Ferré, et j'en oublie sûrement mais pas beaucoup plus. Et Béart, qu'il ne faut pas oublier. C'est un très grand auteur.

Serge Levaillant : Il y a des femmes aussi : Barbara.

Charles Aznavour : Oui, c'est vrai, mais l'œuvre est beaucoup plus mince. Barbara a moins écrit, elle a beaucoup chaté les autres. Ce qu'elle a écrit est admirable. Il y a une œuvre pas conséquente mais solide et belle

Serge Levaillant : ce qui est rare et précieux. Vous parliez de spécificité, quelle est la votre ?

Charles Aznavour : Je suis un homme de la rue. J'ai toujours vécu comme j'aurais vécu si je n'avais pas fait ce métier. J'ai toujours acheté mes tomates, je vais chez Ikea comme tout le monde pour m'offrir des petites choses. Je suis l'homme qui vivrait sur le même palier que n'importe qui ici. J'aime communiquer avec les gens en gardant quand même toujours certaines petites distances parce que dans ce métier on peut être très vite envahi. Et l'envahissement vous empêche de faire ce que vous avez à faire. Mais la convivialité c'est exactement ce que j'aime. c'est pour ça que j'aime bien manger et boire.

Serge Levaillant : Vous avez raison. Je vous l'ai déjà dit : à mon sens, vous êtes le premier à avoir eu la capacité d'écrire dans des chansons « je ».

Charles Aznavour : Oui j'ai beaucoup usé du je, parce que je pensais que « vous êtes si jolie » qui est une très belle chanson, mais ça éloigne un peu la femme de vous. Et moi ce que je voulais, c'était la rapprocher. Je suis un adepte d'Omar Caïan ??? L'amour, le vin, la mort, la poésie et les femmes.

Serge Levaillant : Je ne voudrais pas conclure sans parler de l'Arménie. Avez-vous des bonnes nouvelles de l'Arménie ?

Charles Aznavour : J'ai des bonnes et des mauvaises. C'est un pays qui essaie de sortir de l'ornière. Je ne parlerais pas de communisme parce que ce ne serait pas juste, je parlerais de soviétisme ce qui n'est pas du tout la même chose. Ils ont cru à ce souffle extraordinaire que nous présentait un parti politique et auquel nous avons, nous les jeunes, beaucoup adhéré. Mais comme beaucoup, ils ont été cocus. C'est un pays qui a tout perdu : qui a perdu sa cuisine, ses usines, tout. En plus, il est confronté à un blocus d'une nation qui ne veut pas reconnaître des faits historiques. J'espère qu'ils seront obligés de le faire un jour. D'abord parce que je pense que ça leur sera autant bénéfique à eux qu'à nous. Je pense que quand on est la vé de choses qu'on n'a pas faites – la génération d'aujourd'hui n'a rien à voir avec ce qu'on appelait les jeunes turcs. Mais il y a eu une immigration massive. Je crois qu'un million d'arméniens ont quitté l'Arménie. Mais comme nous avons toujours eu une excellente réputation dans le monde, on a toujours été une diaspora exemplaire, ça se place.

Serge Levaillant : J'ai lu entre les lignes au cours de cette conversation à batons rompus, ce qui peut paraître étonnant à ceux qui vous reprochent d'être quelque peu distant, vous le prouvez là. Toujours à propos de l'Arménie, vous êtes français mais lorsque vous entendez l'expression fils d'immigré, ça doit sonner particulièrement à votre oreille.

Charles Aznavour : Il y a une erreur. Je suis fils d'apatride, c'est pire. C'est à dire que c'est la classe la plus basse. J'ai eu des parents qui ont très bien assumé ça. On l'a assumé dans le creuset familial, l'amour, la poésie, le théâtre, la musique, et autant qu'on le pouvait la gaieté. Ça change tout, parce que les peuples de nos régions là-bas sont des peuples qui ont eu un fardeau terrible et ils l'ont porté trop longtemps. Quand on arrive dans un pays comme la France où on a été bien reçu, à part quelques problèmes à la préfecture de police mais ça arrive à tout le monde, on a pu refaire sa vie complète. On a élevé ses enfants : nous avons

des médecins, des juges, des politiciens, il y a de tout. Il faut laisser tomber cette besace de tristesse et de malheur. Il faut parler d'espoir et voir les choses autrement.

Serge Levaillant : Merci de ne pas oublier d'où vous venez. Puisque c'est une après-midi tout à fait fraternelle, je vais demander à quelques amis, quelques intervenants, s'ils ont des questions à vous poser.

Un choriste : Cela concerne votre jeunesse. J'ai lu dans un ouvrage dans un théâtre d'Edouard Bourdet, Henri IV, dans la distribution primaire, il y avait une ligne Henri IV enfant : Charles Aznavour.

Charles Aznavour : Oui, j'ai joué Henri IV enfant, sous la direction de Pierre Fresnay, dans une pièce avec une distribution éblouissante : Yvonne Printemps, Pierre Fresnay, Jacques Duménil, la Grande Sylvie... Et pat la suite j'en ai joué d'autres parce que je ne me destinais pas du tout à la chanson. La chanson a été un accident. A l'âge où je n'avais plus le physique pour être un enfant et que comme jeune premier j'étais plutôt loin du compte, j'ai pensé que rentrer dans une revue pouvait m'arranger. Alors je suis rentré dans une revue où on m'a employé dans tout ce que je pouvais faire. C'est à dire que comme Henri Varnat, le directeur du Casino de Paris était assez prêt de ses sous, il m'a même habillé en tutu pour danser avec le ballet. J'ose espérer qu'un jour je retrouverai une photo. Parce que ce qui me donnait des complexes à l'époque m'amuserait beaucoup aujourd'hui.

Une choriste : Suite à la décision reconnaissant le génocide arménien de 1915, je voudrais vous demander si vous êtes satisfait de cette reconnaissance, et si vous croyez à la transmission de la mémoire. Je vous pose cette question parce que je suis fille de déporté et je milite beaucoup pour la transmission de la mémoire.

Charles Aznavour : Pour la dernière question, absolument. Pour ce qui est de la reconnaissance, je suis très reconnaissant au gouvernement français de l'avoir reconnu. Ça nous a beaucoup touché. Mais pour moi, la véritable reconnaissance viendra des turcs. C'est ça le principal. Pour ce qui est de l'holocauste, les allemands ont eu le courage de le faire. Il serait temps que les turcs en aient le courage. Mais je me demande si c'est un manque de courage ou un peu de honte qui les empêche de le faire. Je ne parle pas des gouvernements, je parle du peuple, ce qui n'est pas du tout la même chose.

Une autre choriste : Je voulais vous évoquer les deux pigeons. Vous rappelez-vous de cette chanson dont on ne parle plus du tout.

Charles Aznavour : Il arrive un moment dans la vie où on a tellement de chansons qu'on est obligé de faire des choix. Les choix se font de deux manières. Le choix du public doit s'emboîter parfaitement avec le choix de l'artiste. On ne peut pas faire l'un sans l'autre. Et les deux pigeons, ça n'est pas un choix du public. Dans un tour de chant où il y a 30 chansons, elle arriverait trente septième. Je sais bien que de temps en temps j'aime bien servir au public des chansons qu'il n'attend pas, mais pas trop.

Une autre choriste : Quelle a été l'influence d'Edith Piaf sur votre carrière ?

Charles Aznavour : Des influences j'en ai eu quelques unes. Je vais citer les 3 plus importantes : pour l'écriture, c'est Trenet, pour l'émotion c'est Piaf, pour la carrière c'est Chevallier. Je ne vis pas une journée sans penser à Edith et Charles.

Serge Levaillant : Merci de votre disponibilité et nous allons vous faire un dernier cadeau.

Les choristes chantent « Les comédiens ».

Charles Aznavour : Merci et ne m'en voulez pas si je ne vous reconnais pas un par un la prochaine fois que je vous voie. Mais vous pourrez faire comme à Austerlitz et dire : « J'étais là ».